

Cultur...elles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **76 (1988)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A la recherche d'Alfonsina

Odile Gordon-Lennox a quitté les bords du Léman pour Buenos Aires. Elle nous envoie de là-bas sa première chronique sur la poète argentine Alfonsina Storni.

Alfonsina, c'est un nom qui chante ! Et, j'ai découvert cette femme, poète argentine du début du siècle, grâce à une belle chanson écrite à sa mémoire. Dans une anthologie de poètes argentins, je lis « Tu me désires blanche » et je suis émue par une ironie si directe.

Alfonsina demande une justice pour les femmes, dans ce poème qu'ont répété avec tant d'émotion les lectrices de 1918. Partie à sa recherche, j'apprends qu'elle est tessinoise, née en 1892 à Sala Capriasca. A l'âge de 4 ans, elle vient en Argentine avec ses parents. Leurs revers de fortune obligent Alfonsina à gagner sa vie à 12 ans. A 17 ans, elle arrive à entrer dans une école normale qu'elle finance en faisant du théâtre en cachette pendant les week-ends. Elle écrit déjà des poèmes qui paraissent dans le journal de sa petite ville de province.

A 20 ans elle doit quitter son premier poste d'institutrice car elle attend un enfant. Elle s'en va à Buenos Aires où elle gagne sa vie et celle de son fils avec de petits emplois sans intérêt. Le soir, elle écrit et son premier recueil de poèmes est publié en 1916. On y trouve les thèmes féminins traditionnels, amour, beauté de la

nature, solitude... Mais il y a parfois une note originale. Alfonsina ose parler des hommes de manière directe, de leur pouvoir, de leur beauté, de leur incompréhension vis-à-vis de la condition des femmes...

Célèbre mais fille-mère...

Alfonsina se joint vite aux cercles littéraires du moment, où elle est souvent la seule femme. Elle obtient un poste de directrice d'école à 28 ans (elle doit se naturaliser argentine).

En 1926, elle écrit une pièce de théâtre, « Le maître du monde ». C'est un four car le public s'ennuie à écouter de longues tirades sur les inégalités dont les femmes sont victimes, sur la volonté nette des hommes de les maintenir en état de débilité et sur la complicité de certaines femmes avec cette domination... Alfonsina a aussi une chronique régulière dans un journal bien pensant de Buenos Aires. Elle est célèbre, lue en Italie et en Espagne. Mais elle ne sera jamais acceptée dans la bonne société locale : c'est une fille-mère...



La mer et les villes

Son œuvre poétique a évolué, elle poursuit une recherche métaphysique. Deux thèmes reviennent souvent : la permanence de la mer, la tristesse anonyme des villes. Ses mots sont simples et ses poèmes ne vieillissent pas. A 46 ans, vaincue par un cancer, elle se suicide en se jetant à la mer, cette mer qu'elle avait tant aimée. La vie l'avait traitée durement mais elle avait toujours lutté avec âpreté. Peut-être est-ce cette force qui donne une certaine luminosité à son œuvre plutôt angoissée. Une de ses élèves me racontait comment, au cours d'un examen oral de littérature, Alfonsina a dit : « Un instant, s'il vous plaît ! » Elle a noté quelques mots sur une feuille de papier. Elle venait d'apercevoir un mince rayon de soleil qui tombait exactement sur l'oreille de l'élève interrogée. Ainsi naissaient les poèmes.

Odile Gordon-Lennox

Carrés et angles

Rangées de maisons, rangées de maisons,
Rangées de maisons.
Carrés, carrés, carrés.
Rangées de maison.
Les gens ont l'âme carrée
Et les idées en rang
Et le dos tout en angle.
Et moi, j'ai versé hier une larme,
Mon Dieu, elle était carrée.

El dulce dano, 1918
(trad. ogl)

L'homme si petit

Homme si petit, homme si petit,
Laisse aller ton canari qui voudrait voler...
Je suis ce canari, homme si petit,
Laisse-moi donc partir.

J'ai vécu dans ta cage, homme si petit,
Homme si petit, une cage tu m'as donnée.
Je t'appelle si petit car tu ne me comprends pas
Et cela ne changera pas.

Moi non plus je ne te comprends pas
Mais ouvre-moi la cage, je veux m'échapper ;
Homme si petit, je t'ai aimé une petite heure
Ne m'en demande pas plus.

Irremediabilmente, 1919
(trad. ogl)

Etoiles au ciel du surréalisme

Côté face : altière, en habit de fête, cigare à la main, à ses pieds un chien disproportionné. Côté pile : nue et saignant, laissant voir dans son ventre en transparence, un fœtus, au sol un enfant nouveau-né encore lié à sa mère par le cordon ombilical. Deux autoportraits de Frida Kahlo, femme peintre mexicaine, qui seule dans sa démarche et sans référence culturelle, se libéra de sa douleur et cria sa révolte contre le destin au travers de créations spontanées, fusion de l'imaginaire et du réel. Elle fut considérée par André Breton, le « pape » du surréalisme, comme l'incarnation même de l'idée surréaliste.

Rejoignant le mouvement surréaliste (fondé en 1924) de manière indépendante ou en tant que compagnes des têtes de file, les artistes femmes furent nombreuses dans ce climat propice à la quête d'identité et à la liberté d'expression, à révéler leurs personnalités exceptionnelles.

Tandis que l'Américaine Dorothea Tanning est hantée par ses obsessions érotiques et que la Tchèque Toyen teint son érotisme d'humour, l'Anglaise Leonora Carrington est rebelle et magique dans son autoportrait « A l'auberge du Cheval d'Aube » ou dans son « Bal des hyènes » et la Française Alice Rahon se cherche à travers des paysages visionnaires et des formes architecturales fantastiques. D'autres encore se tournent vers des recherches plus spirituelles et poétiques.

Leur message est le plus souvent personnel. Beaucoup d'entre elles se sont livrées à l'autoportrait, parlant d'elles-mêmes et de leur corps. Certaines se sont même libérées au point d'oser affirmer leurs côtés androgynes.

Egale des hommes sur le plan de la création aussi bien littéraire que picturale, la femme fut admirée par eux et n'en fut pas moins adorée en tant que muse et inspiratrice. Elle apparaît sous les traits les plus divers : femme-enfant, femme-spectre,



Toyen, « A une certaine heure », 1963.

vamp, femme-fée, femme-sorcière. A la recherche de la femme idéale, les surréalistes la décomposèrent souvent dans leurs créations pour mieux la retrouver : féérique chez Magritte, démon totemique chez Brauner, réduite en pièces mécaniques chez Ernst ou encore, poupée provocatrice chez Bellmer.

Cette image féminine à la fois trouble et merveilleuse, reflet d'une époque passionnante, est à découvrir à travers nombre de peintures, sculptures, collages, photographies et documents au fil de l'exposition consacrée à « La femme et le surréalisme », visible au Musée cantonal des beaux-arts à Lausanne jusqu'au 28 février 1988.

Corinne Amberg

La folie au bout du voyage

L'histoire de la femme italienne en Suisse est dominée par le silence. Du saisonnier, il est question publiquement. Bien que refusée, l'initiative « Etre solidaires » a porté celui-ci sur la scène politique, forçant momentanément au moins l'intérêt des Confédérés pour son statut, ses droits, son mode de vie. De la femme immigrée, en revanche, il est plus rarement question : « à croire », remarque F. Ongarelli-Loup, dans une étude consacrée à l'itinéraire de quelques immigrées italiennes vers la psychiatrie, « qu'il n'y a qu'une immigration et qu'elle est masculine, qu'il n'y a qu'un type de problèmes, masculin, lié à la sexualité de l'homme, à son travail. » Or, il existe une problématique spécifiquement féminine de l'immigration : les compagnes des travailleurs immigrés ne sont pas pour autant leur *alter ego*. Elles sont confrontées à des chocs culturels qui leur sont propres,

et qu'elles vivent, plus que les hommes, dans le silence et la solitude : silence auquel les condamne non seulement leur condition d'étrangère, mais d'épouse d'un homme qui conserve souvent les prérogatives de la culture méditerranéenne.

« Faut-il « faire la folle » pour être entendue ? » Le titre de l'étude de Franca Ongarelli-Loup suggère, sous forme de question, la cause de l'aliénation de quelques femmes immigrées, auxquelles la psychiatrie ne peut apporter qu'une réponse individuelle, quand bien même le mal est social et culturel.

Corinne Chaponnière

Franca Ongarelli-Loup, *Faut-il « faire la folle » pour être entendue ?*, Editions IES, Genève, octobre 1987, à commander à l'Institut d'Etudes Sociales, 28, rue Prévoist-Martin, 1211 Genève 4.

La femme réduite

On a beau s'appeler Ferdinando Camon, être traduit chez Gallimard et reçu chez Pivot, il est bien difficile de reprendre la plume après Marie Cardinal pour parler de psychanalyse... et surtout quand on est un homme et qu'on prétend retracer les principales phases du dénouement d'une névrose féminine !

Ne soyons pas injustes : il y a de bons passages. Bien qu'entrée en psychanalyse, Michela s'étonne de ces sacro-saintes règles du jeu analytique : elle pourrait, quant à elle, vivre une séance non pas dans le saint des saints, mais tout bonnement sur le seuil, et revendique le droit de rester chez soi quand on n'a rien à dire ! Cette capacité de refuser l'ordre des choses se comprend à la lumière d'une importante séance où Michela découvre qu'enfant non désirée par sa mère, elle a pourtant forcé le passage : « c'est une lutte, le plus fort gagne. Tu étais la plus forte, tu bougeais continuellement. »

Belle aussi cette affirmation sur le grand cadeau qu'apporte la psychanalyse : « Vous m'apprenez à devenir folle. Si je n'étais pas venue ici, je serais devenue folle d'un coup ». Et c'est vrai que Michela apprend, sur le divan, à se laisser aller au besoin du moment : elle chante ou pleure, se recroqueville ou se pelotonne, court à la fenêtre, parle, se tait, ose dire l'indicible...

Mais si les lectrices cherchent dans cet ouvrage une édification féministe, qu'elles ne prennent pas la peine de l'ouvrir ! Quelle réduction de la femme ! Comme si nous ne nous définissions que par rapport à notre sexualité : « Tout drame de femme est lié à sa féminité, et en définitive à sa sexualité ». Ou par rapport à notre âge : « l'idée que la première donnée, suffisante déjà, pour identifier une femme soit l'âge, est très répandue, je dirais presque générale, chez les femmes. »

A la fin du livre, excellente surprise, nous pouvons lire la lettre d'une femme qui s'est reconnue dans le personnage de Michela : « Nous savons, toi (c'est-à-dire l'auteur) et moi, que Michela, c'est moi ». Nous attendons alors la critique bienvenue d'un machisme tellement outré. Mais c'est la déconvenue complète, car Michela en rajoute en se plaignant d'avoir été enlaidie par l'auteur : « Suis-je vraiment ainsi ? Avec ces cernes autour des yeux, un visage pour lequel même un masque de beauté n'est d'aucune utilité ? » Et redoute de perdre un amant qui au travers du livre de Camon prendrait conscience de sa laideur !

Ferdinando Camon a-t-il voulu caricaturer la femme italienne ?

Christiane Mathys

Ferdinando Camon, *La Femme aux liens*, Gallimard, 1987, 245 francs.